

Louise Van Brabant

## **Felix Van Groeningen : La Flandre rêve-t-elle d'Amérique?**

S'il existe un réalisateur flamand dont tous les cinéphiles connaissent le nom, c'est bien Felix Van Groeningen. Éminent représentant du cinéma indépendant contemporain, Van Groeningen est né à Gand en 1977, où il étudie le cinéma à l'Académie royale des beaux arts (KASK) dont il sort diplômé en 2000. (Re)connu pour sa filmographie éclectique, son goût pour les marginaux et ses bandes-son pointues, Van Groeningen est longtemps resté « confidentiel », dans la mesure où son cinéma ne s'émancipe pas directement de la barrière de la langue pour conquérir d'autres pays que la Belgique et les Pays-Bas. *La Merditude des choses* (2009), son troisième long métrage, est sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes, mais il faut attendre 2012 et son quatrième film pour une reconnaissance et une consécration internationales. *The Broken Circle Breakdown* convainc tant la critique que le public : de nombreux prix tombent pour ce drame bou-

leversant à la réalisation impeccable, aux costumes travaillés et aux performances éclatantes. L'équipe est pourtant la même : Ruben Impens à la photographie, Nico Leunen au montage, Felix à la régie et à l'écriture, de talentueux acteurs flamands tels que Veerle Baetens et Johan Heldenbergh portés par leur langue maternelle, et la musique en personnage à part entière. Il est vrai que le sujet est particulièrement fort : la maladie et la mort d'un enfant, le couple qui se délite après cette perte insurmontable. Mais cette capacité d'émotion et cet absolu de la tristesse humaine à laquelle touche Van Groeningen n'était-elle pas présente, en filigrane, dès son premier long métrage ? Les grandes émotions, les grandes aspirations, les grands sujets et les grands espaces sont tout autant l'apanage des films du début que celui de *The Broken Circle Breakdown* – ils sont simplement plus discrets, mieux déguisés.

Car Felix Van Groeningen est le plus américain des réalisateurs belges. La mise en scène systématique de microcosmes ne constitue pas un frein à l'universalité, bien au contraire : en exposant des vies en marge (les marginaux de *Steve + Sky* et de *La merditude des choses*) ou des groupes qui fonctionnent en vase clos, comme si rien n'existait en dehors (la bande d'amis co-dépendants de *Dagen Zonder Lief*, les fans de bluegrass de *The Broken Circle*, les employés-yeurs du *Belgica*), Van Groeningen obtient un précipité des relations humaines. Il s'avère que ces vies flamandes n'ont rien à envier aux grands drames américains, elles en synthétisent tous les thèmes et les dépassent en piétinant impertinamment les canevas préétablis. *Steve + Sky* (2004) travaille le motif, culte depuis *Pretty Woman*<sup>1</sup> (1990), de la « romance impossible » entre une prostituée et celui qui feint d'être l'homme de la situation (mais s'avère le plus désemparé de tous). Ce premier long-métrage particulièrement éclatant

---

<sup>1</sup>Un clin d'œil à cet incontournable de la culture populaire se retrouve également dans *La merditude des choses*, lorsque les Strobbe, fans inconditionnels de Roy Orbison, se mettent à danser sur le fameux tube qui donne son nom au film de Garry Marshall.

fait, avant tout, l'apologie d'une vie sans compromis, portée par une fureur que n'arrêtent ni les malheurs, ni la mort. Des plans fixes à la symétrie impeccable (qui feraient rougir Wes Anderson) servent, par un effet de contraste exaltant, une image tout en tourbillons de couleurs et éclats de nuit. Van Groeningen dépeint la grâce insolite des milieux interlopes, leur fondamentale liberté et leurs fantasmes à toute épreuve. En 2007, le réalisateur s'attaque au genre du *coming of age* avec *Dagen zonder lief* (ou *Des jours sans amour*) où, sur fond d'échappée ratée vers les États-Unis, s'exposent les retrouvailles douces-amères d'un groupe dont l'amitié est mise à l'épreuve par les rancœurs passées et les responsabilités qui augmentent avec l'âge. Là encore, les grandes aspirations butent contre la réalité mais, loin d'abandonner, ce sont les obstacles qui fournissent aux protagonistes le coup de poing dont ils avaient besoin pour redémarrer le moteur de leur imagination. *La merditude des choses* (2009), adapté du roman éponyme de Dimitri Verhulst, dresse le portrait pour le moins haut en couleurs d'une famille de buveurs oisifs et anti-sociaux. Le film travaille le thème du *self-made man* : né dans le village au nom évocateur de Trouduc-les-Oies, le narrateur parviendra, en dépit d'une enfance instable dans un milieu très peu propice à l'élévation sociale, à devenir un auteur reconnu. Là aussi, l'Amérique incarne un ailleurs idéalisé avec, en point de mire, le Texas et ses *red necks*, dont la famille Strobbe serait la déclinaison belge. Ici, plus de grâce mais, toujours, cette sensibilité accrue, qui se traduit avec violence dans des scènes d'une exceptionnelle intensité.

En 2012, *The Broken circle Breakdown* agit comme révélateur, tant pour la critique que dans la filmographie de Van Groeningen : celui de la passion américaine dévoilée au grand jour, mais aussi de la fondamentale impossibilité d'accéder à cet idéal, qui ne l'est qu'en pensée. « Film de la maturité » pourrait-on peut-être, mais alors grossièrement, le qualifier, il tient une place à part dans la production du réalisateur, en ce qu'il

laisse de côté l'humour décalé pour se concentrer sur l'absurdité de la condition humaine : pourquoi vivre si c'est pour voir son enfant mourir, pourquoi aimer si c'est pour laisser sombrer son partenaire? De mélancolique et désaxé, le ton devient désespéré. Si les productions précédentes abordaient également des sujets graves, la légèreté des débuts semble loin. La dureté du fond contamine la forme : la caméra se fait à la fois plus discrète et plus émotive ; plus de mouvements brouillons mais des travellings fluides, des séquences plus découpées, une échelle de plans variable, qui offrent une multitude de regards possibles sur ces visages soumis aux plus profondes émotions qu'il soit donné de vivre. En dépit de ce revirement dramatique, *The Broken Circle Breakdown* respire encore le souffle vital des films précédents : même aux confins du désespoir, les personnages de Van Groeningen témoignent d'une capacité de *résilience* hors norme. Une même énergie traverse toute sa production : morts ou vifs, jamais protagonistes n'ont vécu si fort ; la jouissance est si puissante qu'elle en contamine la douleur – jusqu'à l'atténuer.

C'est cette jouissance exacerbée qui se trouve au cœur de *Belgica* (2016), film profondément charnel qui pulse au rythme des basses et des rails de coke, où la violence ordinaire voisine avec l'amour indéfectible entre deux frères qui voient plus grand que tout le monde. Le thème, si vaste, si puissant, (si américain), de l'amour f (am) ilial mêlé aux addictions a visiblement convaincu Van Groeningen au point qu'il s'en empare également pour son film suivant, *Beautiful Boy* (2018). Ce dernier, s'il figure sans aucun doute l'aboutissement de cette conquête américaine, est aussi le film du renoncement aux origines. Film de commande porté par de grands acteurs américains – bien installé (Steve Carell) ou émergent et surmédiatisé (Timothée Chalamet) – et filmé aux États-Unis, ne reste de la Flandre que Felix et ses collaborateurs des premières heures. Des débuts presque punks de *Steve + Sky* et confrères, on arrive

à un film bien sous tous rapports, lisse, exempt de la spontanéité qui a fait la richesse des précédentes productions. Ça pourrait étonner, une équipe similaire et un changement a priori si drastique. Mais la spontanéité était déjà plus travaillée, plus corsetée depuis *The Broken Circle Breakdown*, et la débauche exubérante de *Belgica* n'empêche pas de voir que tout est calculé au millimètre près. Si, dans *Belgica*, l'extrême rigueur ne masque pas l'empreinte de ses précédentes réalisations – aux cadrages aussi surprenants que les personnages –, *Beautiful Boy* a définitivement perdu quelque chose en chemin.

Les personnages de Van Groeningen semblaient jusqu'alors en roue libre : on lâche et on regarde ce que ça donne. Ce parti pris, associé à la caméra à l'épaule qui porte (partiellement) *Des jours sans amour*, *La Merditude des choses* et *Belgica*, offre à ces films le caractère impulsif du documentaire. Or, dans *Beautiful Boy*, les cadrages sont à l'image de la narration : prévisibles. Voyage entre souvenirs et temps présent, rechutes et bons moments, peut-être y avons-nous déjà trop goûté pour en saisir la saveur. Car la narration non linéaire, l'aller-retour incessant entre passé et présent, ce qui constitue la définition même de la mélancolie est tout aussi indissociable du cinéma de Felix Van Groeningen. Le bousculement de la chronologie colle au besoin d'action de ses personnages, à leur côté rock'n'roll (qu'ils écoutent de l'électro ou de la country), et fait écho à cet attrait pour les marginaux et pour l'excès. Van Groeningen dresse le portrait d'une Flandre qui *aspire à*. L'universalité de son cinéma existe grâce à cela : partout, on rêve – et quoi de plus universel que « le rêve américain » ? Vu sous cet angle, *Beautiful Boy* constitue la clôture parfaite à ce penchant américanisant : l'Amérique, celle d'aujourd'hui comme d'hier, est loin d'être un idéal ; elle n'est en rien un rêve, et c'est pourquoi les personnages semblent si fades : ils ne rêvent plus.

Exception qui confirme la règle, *Belgica* s'écoule linéairement. Pas de bousculement de la chronologie, ni flash-back,

ni flash-forward mais, tout de même, deux temps : celui du privé et celui du public. La sphère intime de la famille entre en collision avec celle du travail et de la vie trépidante du café Belgica. Il y a là un décalage, deux temps différents qui font miroir aux yeux de Jo, le jeune patron du café : l'un fermé, l'autre ouvert. Un œil pour chaque temps, un œil pour le dehors et l'autre pour le dedans. Le film sur sa fin, l'équilibre rétabli, Jo les ferme tous les deux : c'est un paysage vierge qui se dessine sous ses paupières, un monde à conquérir.

Sous cette image transparait une chose certaine : la Flandre de Felix Van Groeningen rêve. D'Amérique et de grands destins, d'histoires d'amour et de marquer son prochain, elle rêve, partout et en tous temps. Plus encore que de nourrir la résilience de ceux qui peuplent ces films, c'est cette inaltérable aptitude qui charpente la filmographie de Van Groeningen et engage, si pas à rêver avec lui, au moins, à croire en l'avenir du cinéma qui s'écrit au-dedans et au-delà de nos frontières.